La méprise d’Anthoine Guignard

On entendit appeler. C’était le début d’un après-midi de novembre. Quelques hommes, puis des femmes et des gamins, coururent au bord du lac. Dans le groupe qui ainsi se forma, Henri Guignard expliquait.

- J’étais dans mon jardin, vers le rucher, et je voyais un bateau traverser en ça. L’homme s’est levé et tout-à-coup je l’ai vu basculer par dessus bord et tomber à l’eau en criant. Puis plus rien ! Il semblait venir des Esserts-de-Rive.

On voyait en effet, à peu près au milieu du lac, un bateau abandonné qui penchait fortement sur un côté. Un petit vent s’était levé, le poussant vers la rive.

- Faut aller voir, dit quelqu’un.

On mit à l’eau le bateau du père Marc, trois hommes y montrèrent et, ramant vigoureusement, ils rejoignirent bientôt le bateau abandonné. On les vit tirer un corps de l’eau et le hisser dans leur embarcation. Un des hommes passa dans l’autre et tous firent rames vers le rivage.

Quand ils furent à portée de voix, on leur cria :

- Qui est-ce ?

La réponse fut brève :

- Anthoine !

Et sitôt les bateaux au rivage, on comprit le pourquoi du drame. Anthoine avait chargé dans son bateau trois sacs d’orge qu’il voulait mener au moulin de Praz Bazin pour les faire moudre. En cours de route, voyant qu’un des sacs risquait de bomber à l’eau, il avait voulu le remettre d’aplomb. Mais, gagné par le poids, il était tombé en arrière, la tête et le buste par-dessus bord ; le sac d’orge était tombé sur ses jambes. N’ayant pu se relever, il était resté ainsi les genoux ployés sur le bord, la tête et le buste dans l’eau. Il semblait mort.

On l’appelait Anthoine des Esserts-de-Rive. Il était de la nombreuse famille des Guignard qui avait peuplé ces territoires de la commune de l’Abbaye qu’on appelait Praz-Bazin (l’actuel Chez-Grosjean), Vers-chez-Burquin, Groënroux. Son grand-père avait racheté du dernier Burquin la tannerie qui était sur le ruisseau des Pilotes. Anthoine, d’une famille de cinq garçons, avait quitté la rive droite du lac de Joux pour prendre à ferme le domaine d’Henry Piguet aux Esserts-de-Rive.

On l’étendit sur une civière de fortune pour le porter dans la maison la plus proche. Quelqu’un lui ferma les yeux. Les hommes se découvrirent. Mais voilà que lorsqu’ arrivé à la maison on voulut le déshabiller, les mouvements des bras qu’on lui fit faire provoquèrent un vomissement d’air et d’eau. Il exhala quelques soupirs et la respiration se rétablit. Il n’était pas mort ! Le fait que seuls la tête et le haut du buste avaient été immergés avait maintenu de l’air dans les poumons.

Anthoine resta inconscient encore un long moment. On l'étendit sur un lit garni de carrons et de linges chauds. On lui fit des frictions. Petit à petit, il revient à lui, bougea un bras puis l'autre, ouvrit les yeux et les referma aussitôt.

Dans la chambre les discussions allaient bon train.

- Tu vois, Fransolet, dit quelqu'un, on t'a dérangé pour rien.

Fransolet, c'était le croque-mort, celui qui constatait les décès et donnait les permis d'ensevelir. On l'avait requis, croyant son office nécessaire.

Brusquement Athoine, ouvrant les yeux tout grands, fixa Fransolet qui se tenait au pied du lit et, d'un ton étonné et apeuré, s'écria en patois :

- Sein lo pao, fransolet, ique au ciè, ne lai rein oüre ! (Pas possible, Fransolet, ici, au ciel, je n'y comprends rien !).

Anthoine, qui avait eu le sentiment de mourir en perdant connaissance dans l'eau, croyait se réveiller en Paradis. Connaissant Fransolet pour un mécréant contestant toute vie future et hostile à toute religion, sa présence en ce lieu lui paraissait extraordinaire pour ne pas dire incongrue. Il fallut le réveiller comme il faut pour qu'au vu de son entourage il comprit enfin sa méprise !

Anthoine se remit assez rapidement de son bain forcé et de toutes ses émotions. Mais, hélas…quelques années plus tard, il voulut passer le lac alors gelé avec une grosse luge chargée de sacs d'orge. Il allait de nouveau au moulin. Que se passa-t-il exactement, on le ne sut jamais. On trouva la luge abandonnée, et à quelque distance la glace, assez pourrie à cet endroit, était rompue, semblant avoir cédé sous un poids trop lourd.

Un pontonnage fut lancé au travers de la brèche et, y avançant prudemment, un homme put voir le corps d'Anthoine debout au fond du lac profond en cet endroit d'une quinzaine de mètres. On fit descendre un gros harpon au bout d'une chaîne pour hisser ce corps hors de l'eau. Cette fois, plus de doute, Anthoine était bien mort !

On a raconté longtemps son histoire, l'appelant l'homme qui s'est noyé deux fois !

Ecrit en souvenir de mon père, Elie Berney, qui nous conta cette histoire. Les faits sont authentiques.

Les Bioux, décembre 1987 : Eric Berney